

Illustration du visuel : Alice de Page pour l'ASPPN ©

ASPPN
ASSOCIATION DES SOINS PALLIATIFS EN PROVINCE DE NAMUR



Il est légitime de se demander si les bébés et les très jeunes enfants sont à même de comprendre ce qu'est la mort et donc s'il faut «leur en parler». Qu'on le veuille ou non, les tout-petits peuvent être confrontés à la mort (décès d'un parent ou d'un autre membre de l'entourage). Comment ressentent-ils l'absence ? Quel deuil vivent-ils ? Que perçoivent-ils du deuil des adultes ? Quel impact aura cet évènement sur leur développement et sur leur avenir ? Comment entourer les tout-petits qui souvent, ne maîtrisent pas encore la parole ?

Cette conférence est ouverte à tous : parents, grands-parents, professionnels de la santé et du secteur éducatif, …

Conférence animée par Reine Vander Linden, psychologue clinicienne, psychothérapeute et formatrice.

Tout savoir sur les soins palliatifs **WWW.SOINSPALLIATIFS.BE**

ASPPN

Retranscription de la conférence du 21.10.2015

« Quand les tout-petits sont confrontés au deuil »

Reine Vander Linden

Ce texte a été rédigé sur base de l'enregistrement audio et de notes prises lors de la conférence exposée en public par Mme Reine Vander Linden

Présentation par Caroline Coolen, directrice de l'ASPPN

Merci à tous de nous avoir rejoints aujourd'hui. Je me présente, je suis Caroline Coolen, je suis la directrice de l'Association des Soins Palliatifs en Province de Namur. Nous sommes à l'initiative de la conférence de ce soir. Avant d'entrer dans le vif du sujet, je vais vous parler en quelques mots des actions que nous faisons au quotidien.

Notre association existe depuis une quinzaine d'année et notre zone d'action est, comme notre nom l'indique, la province de Namur. Nous avons deux objectifs principaux :

-Le premier objectif c'est, via notre équipe de soutien (qui est composé d'infirmières, d'une psychologue, d'un médecin référent et d'une équipe de bénévoles), de se rendre au domicile des patients en fin de vie. Soit chez eux (dans leur maison) ou en maison de repos. Notre objectif est de collaborer avec les soignants qui sont déjà intégrés dans la situation et d'arriver à un meilleur confort de vie, à une meilleure qualité de vie. Tout cela, en collaboration avec les autres professionnels du terrain.

-Par ailleurs, nous avons un autre champ d'action, qui est la sensibilisation aux soins palliatifs. Nous organisons des formations pour les professionnels de la santé et aussi des manifestations comme celle-ci (pour le grand public). Il existe aussi un site internet sur lequel vous pouvez vraiment trouver toutes les informations relatives aux soins palliatifs : www.soinspalliatifs.be

En ce qui concerne l'enfance, les soins palliatifs ont édités plusieurs outils dont des dossiers pédagogiques à destination des enseignants (du primaire et du secondaire) et un cahier d'exercice sur le cycle de la vie. Si ces outils vous intéressent, n'hésitez pas à nous contacter. Ils sont également disponible gratuitement sur le site internet : http://www.soinspalliatifs.be/outils-pedagogiques.html

Au aujourd'hui le sujet, c'est d'essayer de prendre un peu de recul par rapport à ces situations où de très jeunes enfants sont confrontés soit à la disparition d'un proche soit lorsqu'ils vivent et ressentent le deuil d'un de leur parent. Pour ce faire, nous avons demandé à Madame Reine Vander Linden d'intervenir ce soir. Elle est psychologue, spécialisée dans la périnatalité et donne aussi beaucoup de formations dans le secteur de la petite enfance. Je vais lui laisser la parole.

Merci à vous et bonne soirée.

Introduction – Le deuil

Bonsoir.

Je suis touchée de voir un public aussi important, aussi large, un soir de mauvais temps sur un sujet qui n'est pas simple. Ça me touche très fort parce que ça veut dire que vous êtes en souci sur ce sujet. Enfin j'imagine, si vous êtes là. Que ce soit dans des positions de professionnels, de parents, c'est un sujet qui est difficile, délicat, qui nous bouscule énormément. Et donc je suis touchée de voir qu'il y a un tel public qui s'y intéresse et qui cherche à réfléchir là-dessus.

Vivre la mort et l'annoncer. Parler de la mort et se réorganiser après la mort. Ne pas anéantir, ne pas ré-anéantir le défunt dans le silence. Parce que parfois, c'est tellement difficile qu'on est un peu sans mot, qu'on se tait. On se dit « *c'est trop dur* », on n'en parle pas. Ou bien le réanimer au-delà du deuil : le rendre hyper présent, ne pas cesser d'en parler. Finalement, rester accroché à la mort.

Ce n'est jamais aisé et ça ne l'est pour personne. Qu'on soit professionnels, qu'on soit si j'ose dire, « habitué » à ça ou pas. Je dis « habitué » car comme le disait Madame Coolen, je travaille dans le secteur du champ périnatal et bien sûr, à la place que j'occupe, je suis très souvent confrontée à la mort de tout-petits bébés, de parents endeuillés, de professionnels bousculés. Et malgré le fait que j'y suis « habituée », oserais-je dire un mot pareil, ça me bouscule chaque fois. C'est chaque fois chercher. C'est chaque fois se relier les uns aux autres. C'est chaque fois tenter de pouvoir être ensemble autour de ça, sans qu'on soit anéanti pour pouvoir continuer à rester debout à côté des parents qui vivent le deuil. C'est vraiment à chaque fois un travail à refaire. **C'est chaque fois quelque chose de différent.**

La mort provoque **un choc**, nécessairement. Dans un premier temps je vais vous parler de quelques étapes qui sont reprises dans les livres sur le deuil. C'est juste pour les avoir en tête, je ne suis pas toujours sûr que ce soit quelque chose de systématique : étape 1, étape 2, étape 3. Mais grosso modo, c'est vrai qu'on assiste souvent dans un premier temps, à une sorte d'**engourdissement**. C'est tellement inimaginable. Même quand on s'y prépare, dans le cas d'une maladie, dans le cas d'une dégradation liée parfois à l'âge. Au moment où ça arrive, il y a un état de choc. On sait que ça va arriver mais… « *ah* ». C'est quand même quelque chose de **difficile à penser** quand on l'a anticipé. On ne dispose pas de catégorie de pensées pour appréhender ce qui se passe.

Ensuite, il y a quelque chose plus de l'ordre de l'**incrédulité**, de la **révolte** : « *Ce n'est pas possible ! Mais on s'est trompé !* ». J'entends beaucoup de parents, enfin, dans le champ qui est le mien qui disent « *Mais non, mais non, on va refaire une échographie, il y a une erreur, on s'est trompé. Ce n'est pas possible, ils se sont trompés de dossier. On s'est trompé dans les résultats des examens. On ne peut pas y croire* ». Et puis il y a de la révolte « *Pourquoi nous ? Pourquoi est-ce que ça nous arrive ? Ce n'est pas possible* ». Et de la **colère** aussi, qui parfois, va se projeter sur les professionnels autour et c'est très difficile car on a envie d'approcher les parents pour les entourer, les réconforter et à la place de ça, on peut recevoir des salves d'agressivité qui sont parfois très dures et très violentes.

Et puis **tout se désorganise**. La vie se désorganise, **le sommeil est souvent perdu**. Il y a beaucoup de gens qui n'arrivent plus à dormir pendant un lapse de temps assez long. **On perd l'appétit ou**

au contraire, on se met à manger beaucoup. Les **humeurs** sont tout à fait **labiles** et tout à fait **imprévisibles**. Les réactions sont incontrôlables et **les relations sont souvent difficiles, souvent teintées d'agressivité, de retrait, de refus**. Et c'est très difficile car l'entourage voudrait être là et il n'y a pas toujours un accueil possible de cette sollicitude.

Puis il y a **tout un temps passé à essayer de retrouver l'équilibre** et retrouver les repères malgré l'absence et ça, ça va prendre du temps, beaucoup de temps.

La mort, le choc de la mort, va toujours **ouvrir une zone d'angoisse**. Parce que comme on perd ses repères, que c'est quelque chose d'impensable - et même quand on revit des morts successives (on peut avoir perdu une grand-mère et après ça un ami, ou une tante, on se dit « *voilà, on connait* ») et bien non - à chaque fois, **c'est quelque chose de tout à fait différent parce que le lien au défunt est à chaque fois très différent**. Ça crée une brèche dans laquelle s'engouffre l'angoisse, pour tout le monde. On n'est pas protégé de ça parce qu'on est « habitué » ou qu'on est professionnel ou parce qu'on est plus distant du défunt. On est aussi confronté à des questions par rapport à soi, par rapport à sa propre fin, **sa propre finitude**. Et donc ces questions sont inévitablement brassées dans la tête : « *et moi ? comment je terminerai ? j'espère ne pas avoir telle douleur* » ou « *ça s'est passé très vite et cette personne n'a pas pu dire au revoir* ». Enfin, il y a inévitablement des questions qui se posent à propos de notre propre fin. Il y a rupture, **cette rupture ressentie entraîne de l'angoisse**.

Le deuil qui touche une famille avec de jeunes enfants

Quand il s'agit d'un décès dans une famille, il y a toujours un fracas. Toujours. Que ce soit anticipé ou non, **la mort va tout désorganiser**. On peut avoir un parent dans une longue maladie, on sait qu'à un moment les choses se termineront. Et pourtant la désorganisation est là, **même si on l'a anticipée**, qu'on s'est dit « *bon voilà, on va y arriver à un moment* », la désorganisation est totale.

Quand il y a la présence de jeunes enfants, la tâche est très lourde pour les adultes parce qu'**il n'y a pas de retrait possible dans la douleur**. Il n'y a pas de pause qui permette d'absorber le choc. Moi j'ai beaucoup entendu des parents dire « *Je ne sais pas ce qu'il se passe. Je ne supporte plus de m'occuper de mon enfant pour le moment alors que je suis une mère poule, que je suis toujours autour de lui normalement. Mais là, c'est insupportable. Je suis tellement envahie par les émotions qui me traversent que je ne parviens plus à être disponible* ». Et pourtant le réel est bien là. Quand il s'agit de très jeune enfant, d'un bébé ou d'un jeune enfant, et bien **les besoins n'attendent pas**. Il pleure, il faut être là. Il a besoin de son sommeil, il faut le mettre au lit. À un grand, on peut lui dire « *Ecoutes, ce n'est pas possible, va dormir, laisse-moi* ». À un bébé, pas. Il est là avec ses besoins et c'est ça qui est tellement compliqué dans le deuil avec des tout-petits.

Les adultes endeuillés sont parfois **étonnés de leurs propres réactions**, qui sont des **réactions normales**. Ceci va ajouter de l'inquiétude à la douleur. Quand il y a la déflagration de la mort, et bien oui, le petit enfant peut devenir « encombrant » pour son entourage. Et cette sensation elle est tellement désagréable et inattendue pour les parents qui l'éprouvent, que ça suscite de la **culpabilité** et de la **honte** parfois. Et la honte c'est une émotion très compliquée parce qu'on ne peut jamais la dire pour soi-même. C'est quelqu'un d'extérieur qui va pouvoir dire « *mais tu te sens honteuse de ça ?* ». Ce n'est pas une émotion qu'on repère et c'est une émotion qui va (je vais le dire comme ça) couper la personne de son champs social, va couper la personne de la communauté des « bons parents ». Par exemple, la mère ou le père qui dit « *Je ne supporte plus mon enfant, il*

m'encombre, je suis tellement bouleversé par le décès de cet être cher que je viens de perdre. Et mon enfant, je ne peux plus, il m'énerve ». Ce sont des choses presque **indicibles**. Et donc, ça s'organise sous forme de « *je dois le garder pour moi. Et je le garde pour moi parce que je ne suis pas un bon parent. Je suis jeté de la communauté des bons parents. Je suis coupé de la communauté de ceux qui restent vigilants les uns pour les autres dans un moment de deuil*». Et ça isole. C'est une émotion qui est vraiment très difficile à débusquer à mon avis. Et c'est une émotion qui est très difficile à gérer pour soi-même parce qu'il faut vraiment que quelqu'un de l'extérieur dise « *qu'est-ce qu'il se passe pour toi ? Est-ce que c'est de la honte ?* » sinon ça ne vient pas. **Le parent qui est en prise avec la douleur, il est dans sa douleur. C'est comme si tout ce qui pouvait être à l'extérieur venait irriter ou venait participer un petit peu plus à la douleur.**

L'enfant peut aussi être projeté dans une **fonction de « doudou consolateur »** pour son entourage. Je pense à des couples où l'un des deux meurt ou quelqu'un de très proche meurt. Et bien **l'enfant va beaucoup plus être pris à bras, beaucoup plus câliné, beaucoup plus porté et c'est parfois troublant pour lui** parce qu'il ne comprend pas d'où vient tout d'un coup ce changement d'attitude. Ce « doudou consolateur », c'est une **mission lourde** pour les enfants et elle s'installe insidieusement.

Je me rappellerai toujours du témoignage d'une femme adulte qui avait beaucoup de mal avec sa petite. C'est une petite de 2 ans. Et puis, en discutant avec elle, je découvre finalement que cette femme, quand elle avait 2 ans, a perdu un petit frère. Elle, elle était dans son monde d'enfant et sa mère dans son monde de douleur. Cette mère n'a plus pu s'occuper d'elle, elle était vraiment prise dans son monde de douleur. Et elle disait, cette femme adulte « *Ma mère, je me rappelle* (mais tout d'un coup, c'était très étrange car elle avait des souvenirs extrêmement précoces, et je pense que quand les choses sont très émotionnelles, les souvenirs sont aussi très forts, ça s'imprime très fort), *je sais que ma mère était plutôt choyante, maman poule et tout. Après le décès de mon frère, j'ai fait une chute, je me suis écorchée le genou, je suis allée vers elle en lui demandant comme d'habitude un sparadrap et ma mère ne m'a pas entendu. Et j'ai dû revenir vers elle* ». Elle était toute petite, peut-être 2 ans et demi. « *J'ai dû revenir vers elle. Et puis en grandissant, à chaque fois que j'avais mal, j'avais l'impression qu'il n'y avait plus d'écoute, qu'il n'y avait plus cette réactivité possible de sa part* ». Et donc, elle s'est organisée avec une mère distante, pas parce que cette mère l'était au départ, mais parce que cette mère était restée complètement dans la coupure, dans la rupture de ce deuil et ne pouvait pas l'élaborer. Et donc, cette jeune femme a porté beaucoup de la souffrance et de la détresse de cette mère.

Je pense à d'autres personnes qui disent « *Pff, on se trouve tous dans le même lit, maintenant, depuis la mort de quelqu'un de proche, les enfants dorment avec nous. On sait bien que c'est pas bon mais on ne sait pas faire autrement* ». Ben voilà, de fait, à ce moment-là, on ne sait vraiment pas faire autrement. **On a parfois besoin de se retrouver, serrer les uns avec les autres**. Le tout est que ça ne doit pas durer, qu'à un moment on puisse dire à l'enfant « *si on t'a accepté dans notre lit, si on a repris de vieille habitude contre lesquelles pourtant on s'est si longtemps battus, c'est parce qu'il y a eu cet évènement-là* ». C'est **donner sens à l'enfant**, pas seulement vivre comme ça, comme une nécessité dont on ne parle pas mais qui peut paraître un petit peu incompréhensible pour l'enfant. Si on lui dit, si on lui explique à un moment « *ben voilà, le temps a passé, la tristesse est encore là mais elle est moins vive, tu sais. Et bien maintenant, tu vas retourner dans ton lit. Et c'est important parce que, tu sais, il faut que tu continues à grandir* ». Ce n'est pas grave ces choses-là mais le tout est de pouvoir l'avoir en tête et en être bien conscient.

Le tout-petit

Pour vivre sa sécurité, que fait le tout-petit ? Il va s'appuyer sur ce qui fait **l'habituel** pour lui. Alors l'habituel c'est évidemment d'abord **des personnes**. Quand on pense un peu à ce que vit un tout petit bébé qui vient de naître : il va être projeté dans des **séquences répétitives**, de très nombreuses fois. Sur une journée il va être, sept, huit, neuf fois pris à bras, bercé, mis au sein de sa mère ou biberonné, et puis changé, bercé, couché. Et puis sur une semaine, ça peut faire déjà un bon petit chiffre, une cinquantaine de fois. Et puis sur un mois, ça fait un chiffre encore plus important. **L'enfant va structurer son temps, son existence, son monde sur ces séquences répétées** dans lesquelles il a puisé aussi toute une série de choses : des regards, des échanges, des babillages, des odeurs, des bercements, des façons d'être très repérables quand il les a vécu un certain nombre de fois avec la ou les mêmes personnes. Donc son habituel, c'est évidemment les personnes de son entourage mais c'est aussi toutes ces séquences répétitives et tous ces rituels aussi, que très souvent, on va installer quand on a un très jeune enfant. Il y a l'histoire du soir, la petite musique au moment du brossage de dents (la petite musique qui veut dire qu'on se lave les dents autant de temps). il y a le gros bisou le matin, et puis le lait chaud, enfin voilà, toutes ces petites séquences de vie qui se répètent tous les jours et qui fait que l'enfant va trouver ses repères de temps, d'espace et de relation dans la constance des présences autour de lui. Si on devait soumettre un enfant à une personne différente tous les jours, il deviendrait fou.

Il faut vraiment que l'enfant puisse avoir, dans son environnement, **suffisamment de continuité, de fiabilité**. Ce qui va lui donner une certaine prévisibilité. Et on le voit, on le perçoit bien : un petit par exemple, il crie très fort parce qu'il vient de naître et qu'il a faim. Il va se calmer par rapport à sa faim à partir du moment où il aura le lait qui coule dans la bouche. Un petit de 3-4 semaines, il pourra déjà anticiper une série de choses : quand il pleurera et qu'il entendra le bruit de la voix de son papa ou de sa maman dire « *loulou, on arrive* » et bien il se calmera parce qu'il sait que la séquence suivante c'est « *Je vais être pris dans les bras, je vais recevoir à manger, je vais me calmer, je vais être réconforté* ». Donc ces séquences on les vit, on les assume au quotidien et c'est vraiment ce qui va structurer l'enfant, ce qui va lui permettre d'**avoir des repères** dans un monde qui est complètement aléatoire. **Parce qu'il n'a pas de notion de temps, il n'a pas de notion de lien, il n'a pas de notion de continuité quand il arrive au monde**. Le monde lui est jeté dessus, comme ça et il est inorganisable s'il n'y a pas la présence de quelqu'un qui va lui offrir de façon constante, régulière et continue cette disponibilité qui va lui donner le rythme, qui va lui donner la possibilité d'anticiper un petit peu le monde dans lequel il est. Et on peut continuer encore un petit peu plus loin : l'enfant de 2-3 mois, quand on l'habille. Et bien au début, il est tout à fait passif, on va prendre sa petite main pour la mettre dans la chemise. Et à 3 mois, il va la tendre, parce qu'il connait le mouvement, il connait les séquences et il anticipe déjà toute une série de choses.

Cet habituel, c'est la présence bien sûr de ceux qui sont ses références, c'est leur voix, leur odeur, le style, leur façon d'être. On voit ça, un petit bébé qui a été beaucoup auprès de sa maman pendant les 3 premiers mois, et puis après qui tout d'un coup, va dans les bras de personnes inconnues, il le manifeste. Ce n'est pas la même chose que l'odeur de sa maman, que le tonus de sa maman, que la voix de sa maman, que la manière de le porter de sa maman. Et ça, l'enfant est capable de le supporter bien sûr, mais ça lui demande une certaine énergie de pouvoir s'adapter à ces changements.

Et puis il y a aussi l'ambiance de l'espace de vie. Si dans les crèches on passe du temps à faire la familiarisation pour les petits, c'est bien pour cette raison-là. Quand un enfant a vécu pendant 3 mois dans une maison, enfin, avec les odeurs, les bruits, l'ambiance, une certaine chaleur et qu'on

le déplace dans une crèche, vers 3 mois au moment où il y a la reprise du travail, il va être surpris. Parce que ce n'est pas les mêmes sons, ce n'est pas les mêmes bruits, ce n'est pas les mêmes odeurs ou la même chaleur dans l'espace crèche. Et donc, l'idée de la familiarisation c'est de pouvoir petit à petit permettre à un enfant de faire de la nouveauté, des repères nouveaux également pour lui. Et on y va mollo, la mère au début l'amène une demi-heure, une heure puis une journée entière et puis alors il vient passer un petit bout de journée avec sa maman, puis tout seul. Vraiment pour qu'il puisse petit à petit se mettre dans des conditions nouvelles. Ça, c'est vraiment le sens de la familiarisation, c'est de lui permettre que ses repères, qui vont changer, le soit à un rythme qui soit assimilable par lui.

Et puis, il y a surtout **la constance** et **le réconfort** qu'il va trouver chez ses proches. Chaque parent a son style. Il y en a qui sont très bisous, qui sont caresses, bercements ou plutôt humour et taquineries. Et puis quand l'enfant tombe, se fait mal et qu'il est en détresse, on lui apportera une réponse de réconfort qui est spécifique à chaque parent, au style de chaque parent.

Le tout-petit et la mort

Quand le petit enfant, le jeune enfant, est confronté à la mort, il n'y a **pas de représentation** possible de la mort. Qu'est-ce que c'est une représentation ? On va faire l'exercice, ça va être amusant : qu'est-ce que c'est pour vous un anniversaire ? *Réponses du public* : *Des cadeaux, des ballons, des gâteaux, la fête, une date,* …Voilà, on va dans le culturel, on va dans le détail, on va dans le temporel. L'anniversaire, c'est un ensemble de choses qui s'inscrit dans un temps, dans un lieu. Un anniversaire en Afrique, ce n'est pas la même chose qu'un anniversaire en Belgique. Donc on a une représentation selon l'endroit où on se trouve sur la planète de la mort, de l'anniversaire ici, en l'occurrence. Mais la mort en Afrique n'est pas la même qu'ici, la douleur est toujours la même, mais il y a des rituels, une manière de l'assimiler dans la vie qui est très différente de chez nous. Nous qui nous trouvons beaucoup plus dans une société de contrôle. Une société qui a plus de mal à assumer de ne pas pouvoir garder les rênes de la situation en mains. **Quand il y a la mort dans les hôpitaux, c'est tout un travail pour les professionnels de l'accepter** et de se dire : « *on ne contrôle pas tout. On a été jusqu'où on pouvait dans le soin à la personne mais on ne contrôle pas tout* ». La représentation de la mort, chez l'enfant, elle n'existe pas chez le petit enfant parce que c'est une **notion extrêmement abstraite**. C'est en général vers 6-7 ans seulement que l'enfant va pouvoir se faire une idée de ce que c'est, avoir une représentation de la mort dans sa tête.

Le jeune enfant, la seule chose qu'il perçoit de la mort c'est une **expérience**, c'est quelque chose de **ressenti**. Pour le tout-petit, la mort d'une figure de référence, par exemple de sa maman est ressenti comme de l'**abandon** : elle n'est plus là. Elle était toujours là et puis, elle n'est plus là cette personne. Et c'est à partir de ce qu'il va éprouver qu'il va appréhender l'évènement. Nous adultes, on va le faire à partir de nos représentations : la mort c'est effectivement la disparition, le fait de se retrouver seul dans la maison, c'est le vide, des lettres qui n'arrivent plus dans la boîte aux lettres pour la personne décédée, c'est tout ça. **Pour le petit enfant, c'est une sensation d'absence, une sensation de vide, une sensation d'abandon surtout si la personne qui meurt était une personne très significative dans la périodicité de sa petite vie** comme je vous l'expliquais tout à l'heure.

Ses repères habituels disparaissent, et puisque ces repères c'est ce qui crée sa sécurité (c'est ce qui va lui donner une certaine prévisibilité de son existence) quand ces repères-là s'en vont, c'est la

chute, l'abandon. Le **stress de l'insécurité** pour le petit **n'est pas** tout à fait **superposable à la douleur de la perte pour l'adulte**. Comme je vous le disais, pour l'adulte, c'est la lettre qui n'arrive plus dans la boîte aux lettres, c'est la chaise vide, c'est l'armoire qu'on va devoir vider avec les vêtements, c'est une douleur qui est à chaque fois réactivée dans toutes les choses de la vie, dans tout ce qui compose la vie. C'est une douleur qui va être ressentie mais qui va être aussi mentalisée alors que **chez l'enfant, la mentalisation de la douleur n'est pas possible**. C'est vraiment quelque chose de l'ordre d'une expérience brute, éprouvée, sentie mais non-métabolisable par la pensée puisque la pensée, est seulement en train de se construire. Et c'est pour ça d'ailleurs que c'est compliqué avec les tout-petits.

Je vous mets cette image qui vient d'un livre qui me touche très fort, c'est un livre de Claude Ponti qui est un auteur pour enfant absolument sublime. Il est d'une créativité, d'une originalité merveilleuse. L'école des loisirs m'a permis d'utiliser cette image. C'est l'histoire d'une petite fille qui va perdre sa grand-mère et on va voir tout le décours de son chemin dans sa souffrance d'enfant, dans ce qu'elle ne peut pas nécessairement exprimer, verbaliser. Encore qu'ici, cette petite-fille on pourrait lui donner plus ou moins 5 ans, elle est un peu plus grande que les tout-petits dont je vous parle. Je trouve que c'est un livre merveilleux parce que tout est dans l'imagination, tout est un peu loufoque parce que c'est un auteur qui invente, qui crée un monde tout à fait surréaliste mais il y a toujours des émotions très fortes. Il y a cette petite madame, petite fille, je ne sais pas très bien comment il faut l'appeler, qui est confrontée à la mort. Elle va se retrouver dans le noir, dans la « sombritude » de la mort et après c'est tout noir, c'est un mauvais miroir. Parce qu'avant ça elle était passée par le monde des miroirs où elle cherchait : « *est-ce que je peux retrouver ce visage ?* » Et en plus, derrière on ne voit rien, que du noir et des endroits sombres. Ça c'est vraiment une illustration de cette sensation de vide, de perte de repères, de sombre dans lequel un petit enfant peut se trouver quand une personne de référence, son pilier de référence, disparaît.

Vers 2 ans, la mort est une notion abstraite, et le restera, je vous l'ai dit, jusqu'à peu près 6 ans et donc elle **n'est pas compréhensible**. C'est abstrait. La mort, ça suppose d'avoir une idée de la finitude, de l'universalité et de la non-réversibilité (on ne sait pas redevenir vivant après la mort). On est tous soumis à ça et ça c'est vraiment l'état-même de nous les humains, c'est la finitude. Ce sont des notions qui sont très compliquées à se forger dans l'esprit, qui vont venir vers 6 -7 ans seulement. Donc **pour l'enfant, elle est plutôt perçue comme provisoire, comme temporaire et comme réversible**. Et on voit beaucoup d'enfants, même plus âgés qui disent « *Je t'ai tué. Mais non, tu n'es plus mort, lève-toi* ». Vous connaissez ces jeux-là, qui ne font pas du tout problème dans la logique de l'enfant : « *c'est comme ça, t'es mort, maintenant t'es plus mort, tu peux te relever* ». Pour le petit enfant, c'est un peu ça.

La vie et la mort ne s'opposent pas. La vie et la mort ce sont deux manières d'être différentes. Nous, on est mort ou on est vivant mais il n'y a pas d'opposition. Il y a la vie et puis si la vie est partie et bien c'est la mort, c'est vraiment deux états. **Le jeune enfant a une perception de l'absence mais il n'a pas intégré la permanence de l'absence.** C'est une notion un peu compliquée. Quand un enfant structure sa pensée, il y a un phénomène un peu particulier qui se passe autour de 8 mois, vous avez déjà sans doute tous entendu parler de « l'angoisse du 8e mois ». C'est un moment où le petit enfant va tout d'un coup réaliser que ce qui est devant lui qui disparaît, a disparu. Avant ça pas : sa maman peut partir sans problème, papa peut partir, il ne va pas pleurer. Vous pouvez mettre un hochet extrêmement excitant et amusant devant lui et puis l'enlever, le mettre sous une couverture, il ne va pas le chercher. C'est **vers 8 mois** qu'il va se passer quelque chose dans sa

petite tête, il va essayer de découvrir où est allé cet objet disparu : si vous le mettez sous une couverture, il va tirer la couverture pour essayer de retrouver l'objet. Alors qu'avant ça pas, grosso modo. Cette notion que dans le langage psy on appelle « **l'objet permanent** », c'est quelque chose qui va se forger petit à petit pendant cette période sensible du développement de l'enfant et on voit très bien que, à ce moment-là, les petits-enfants, quand les parents s'en vont, se mettent à pleurer. Ou si vous regardez un enfant de cet âge-là, et que vous ne le connaissez pas, que vous êtes un inconnu pour lui, il va vous scruter, très longtemps, et puis à un moment il va voir que c'est du « non-papa », du « non-maman », enfin, de l'inconnu, ses petites lèvres vont se mettre vers le bas et puis, paf, il va éclater en sanglots et probablement que vous ne pourrez pas le consoler si sa maman ne vient pas à un moment à la rescousse, ou son papa. C'est un moment sensible dans le développement, qui va mettre à peu près, ça dépend des enfants, un gros mois pour que ça se stabilise. C'est-à-dire, que les images vont s'engrammer dans la tête de l'enfant sur ce qu'est le visage de son parent, ça ne veut pas dire qu'il ne connaît pas son parent avant, il le repère dans ses odeurs, dans sa voix. On ne pourrait pas le duper en lui mettant une autre maman. Il sait très bien qui est sa mère mais si elle n'est pas là, ce n'est pas grave, elle a disparu. Les images qu'il va se forger, dans ce moment sensible vont s'engrammer petit à petit. Quand elles seront clairement fixées, et que sa mère ou son père aura disparu de son champ de vision, il va aller solliciter dans sa tête ces images pour aller rechercher la sécurité qu'il a perdu. On peut dire qu'à ce moment-là, l'enfant accède à l'objet permanent, à la permanence de l'objet.

Quand il y a absence, c'est quelque chose de ressenti et **quand il y a absence on va la ressentir à certains moments où on a besoin de l'autre**. Si c'est un petit, **avant 8-9 mois**, il va le ressentir quand effectivement, il a un besoin qu'il ne peut pas combler par lui-même. Un plus grand enfant, il pourra évoluer, éventuellement être distrait parce qu'il y a un petit copain, il y a des jeux, il y a un chat qui l'intéresse, enfin, n'importe quoi, et puis tout d'un coup, quand il sera dans un état de stress ou de détresse, il aura besoin de la présence de l'autre et cet autre qui a disparu, il ne le retrouvera pas et il éprouve à ce moment-là, l'absence. Mais **ce n'est pas une notion continue dans sa tête**, donc ce sont des expériences, je dirais, « en bulle ». **Au moment où il est en détresse, il va éprouver l'absence.** C'est ce qui fait que c'est très surprenant chez les petits parce qu'il va y avoir une **alternance rapide de moments de joie et des moments de peine**, en fonction de ce qui capte leur attention. S'il y a un chat qui passe, et qu'il joue avec le chat parce que c'est très amusant et qu'il lui tire les moustaches et que le chat réagit, même s'il vient de pleurer deux minutes avant, il va être distrait par le chat, il va être sans cette expérience-là, totalement, pleinement. Et quand le chat aura disparu, et qu'il sera triste parce que le chat aura disparu, il a envie d'avoir son parent absent auprès de lui, il va se mettre à pleurer et il va éprouver, effectivement, une détresse. C'est très surprenant. Et les enfants, je vais dire « alternent ». Et c'est aussi ce qui est tellement difficile : « *mais enfin, il est bien, il n'est pas bien ?* ». Comme adulte responsable de ces petits, qui perdent un être cher dans leur environnement, **on ne sait pas très bien comment se repérer.**

Quand il y a de la pensée continue sur l'absence, quand on est adulte, on est en détresse, on a besoin de l'autre mais on sait qu'il n'est plus là, on va penser son absence, on va penser le vide. Quand il y a de la pensée, c'est quelque chose de continu. Quand **chez un petit c'est par « bulles »**, l'angoisse, le ressenti, ça va être aussi par « bulles ». C'est par moment qu'il va ressentir l'angoisse. **Quand il est dans un bon moment, qu'on le fait rire, qu'on l'anime, qu'on le distrait, il peut éprouver vraiment un état de bonheur et de bien-être.**

C'est donc la pensée et la notion de finitude qui va faire qu'on va éprouver de l'angoisse. On peut imaginer que quand ce sont des expériences, je vais dire par « bulles », **la notion d'angoisse est aussi par « bulles ».** Mais ça veut dire aussi qu'il y a beaucoup plus un **risque de sentiment de discontinuité** que pour quelqu'un qui peut penser de façon continue l'absence de l'autre. Ce sont des notions un peu compliquées.

Le tout jeune enfant perçoit et éprouve l'absence, mais c'est seulement plus tard qu'il va appréhender la notion de la permanence de l'absence. C'est quand il sera un peu plus grand et qu'il dira « *Et ma maman ? Et moi je n'en ai pas. Et les autres ils ont une maman, un papa, qui a disparu* ». **La souffrance risque d'être plus perceptible et plus tangible au moment où il peut penser l'absence. Ça ne veut pas dire qu'il n'y en n'a pas !** Mais elle est plus tangible, plus exprimable.

Quand il y a disparition des figures d'attachement, donc quand une maman, un papa ou un adulte qui est très présent meurt, il y a deux cas de figures.

- Ou bien elle est **brutale**, donc là on va avoir véritablement l'impression d'assister à une sensation d'**effondrement**. Et comment le jeune enfant va-t-il mentaliser ces ressentis et les exprimer ? Je pense par exemple à un parent qui disparait dans un accident de voiture, ce n'était pas du tout prévisible. Ce parent était en continu auprès de l'enfant et tout d'un coup ce parent disparaît. **La sensation de perte elle est extrêmement violente**, extrêmement brutale et c'est très difficile pour l'enfant parce que l'éprouvé est tellement important. Et s'il n'est pas encore, je dirais, en mesure de pouvoir utiliser ses outils de pensée, ses outils psychiques pour penser l'absence, c'est vraiment une sensation d'effondrement radical et total.

- Ou bien on a une disparition qui peut être liée à **plus ou moins une longue maladie** et là, très **souvent il y a des relais**. Cet enfant-là va être pris en charge par d'autres adultes qui viennent en suppléance et avec lesquels il va établir petit à petit un attachement et d'autres repères. Une maman malade, un papa malade, il y aura une grand-mère, il y aura une voisine, une sœur, enfin, quelqu'un qui viendra aider et auquel l'enfant s'habituera et **avec lequel l'enfant créera déjà des repères.**

On est de nouveau dans une image de Ponti, j'utilise cette image parce que cette notion d'effondrement peut peut-être un peu s'apparenter à ça : quelque chose qui guette, quelque chose avec des dents pointues et des yeux méchants, quelque chose qui tue. C'est vraiment la sensation de ne plus y être parce que tous ces points de repères, tous ces appuis disparaissent. Alors c'est très beau dans le livre, j'avais droit à 3 images (rires) donc je n'ai pas fait passé tout le livre. Si vous passez en librairie, ouvrez-le, regardez-le, c'est un livre absolument magnifique. Parce que cette petite fille, elle va traverser toutes les saisons. Et c'est la saison de l'angoisse, la saison de la peur, la saison de la détresse, la saison de la tristesse et puis à un moment, elle va se reprendre. Et ça c'est la phase, comme je le disais au tout début, de réorganisation. Dans le livre, elle va se retrouver face au monstre, qui est une espèce de, je ne sais pas, de grande salade, de monstre qui la menace, c'est sa propre peur. À un moment, elle va s'arrêter et elle va dire « Monstre, je n'ai même pas peur de moi ! ». Et à ce moment-là, le monstre s'effondre, se liquéfie et devient une espèce de glue verte dégoutante et cette petite fille a vaincu. C'est-à-dire que c'est son expérience intérieure de peur qu'elle a pu maîtriser par la pensée ou par des stratégies propres à chacun. Je trouve ça très beau dans ce livre parce qu'on voit la possibilité à un moment, de sortir de cet effondrement et de **pouvoir étayer sur le vide, une pensée**, je vais le dire avec des mots un peu bizarres, **de « plein »**

grâce à des mécanismes de construction de « plein ». Je ne sais pas si vous m'avez suivi, c'est un peu compliqué. C'est que quand on est dans le vide, on l'éprouve, on est dans le vide, point barre. On va remplir ce vide, dans un deuil qui se passe bien, pour autant qu'on puisse dire une chose pareille, c'est-à-dire qu'au lieu de rester accroché à la rupture, au non-sens, au néant, etc, à un moment, **la personne va remplir ce vide de souvenirs**. « *Je me souviens de…, oh, je me rappelle…et ça c'étaient des bons moments* ». Et c'est à ce moment-là que la vie reprend parce que **c'est le souvenir du défunt vivant qui va venir réactiver quelque chose de l'ordre d'un nouvel étayage, un nouvel appui** (« *je peux penser à lui, ça me fait du bien* », « *je ne pense pas qu'à lui dans l'absence, je peux penser à lui dans la présence, et dans quelque chose de vivant* »).

Le tout-petit face à un proche en deuil

Le jeune enfant, plus encore que l'adulte, est **très sensible aux états émotionnels de ceux qui l'entourent**, il va tout capter, il sent tout. **Il s'adapte** parfois en prenant sur lui, en étant trop sage ou parfois, au contraire, en étant collant, en se faisant tout petit, en s'anesthésiant parfois aussi par rapport à ce qu'il ressent. Pour ne pas encombrer de sa détresse ceux qu'il sent en détresse, **parce qu'il a besoin des adultes pour pouvoir rester vivant, il va faire fit de ses émotions**, les mettre sous le tapis j'ai envie de dire, les mettre au placard. Et c'est un mécanisme qui est assez dangereux parce que tant qu'on ne peut pas éprouver la douleur, on ne peut pas en faire quelque chose. On ne peut pas la métaboliser, on ne peut pas remplir le vide et la douleur par le plein de souvenirs. Il faudra être attentif à ça.

Et de temps en temps, quand il est comme ça dans une **attitude d'attention et de vigilance par rapport aux adultes**, le trop plein de cette attention, de cette attitude d'être aux aguets, **le fait exploser en colères ou en crises de pleurs**. C'est un peu à sa façon, **sa manière de s'occuper de ses parents**, ou des parents souffrants.

Parfois, il y a une sensation du côté des adultes que pour protéger l'enfant, il faut camoufler ses émotions. On entend ça souvent « *Ben je ne vais pas pleurer devant lui, non, il faut absolument que je me montre forte devant mon enfant, il ne faut pas qu'il voit notre détresse. C'est tellement dure, il n'a pas à porter ça* ». C'est vrai…mais c'est faux. C'est vrai qu'il n'a pas à porter ça mais de toute façon il est, je vais dire, dans la même « soupe », dans le même bain que ses parents endeuillés. Donc, **camoufler ses émotions risque d'être dangereux parce que ça peut représenter un message incompréhensible pour l'enfant**. Il pourrait se dire finalement « *la mort ne rend pas triste, ça n'a pas lieu d'être, mes parents ne sont pas tristes donc moi non plus je ne peux pas éprouver de la tristesse* ». Et même s'il éprouve **une tristesse sous une autre forme que celle de ses parents**, il peut éprouver de la **tristesse d'avoir vu ses parents ébranlés** et de l'**inquiétude** d'avoir vu ses parents ébranlés. Donc c'est compliqué quand les parents n'expriment pas leurs émotions parce qu'au fond, ils se disent « *je suis en décalage par rapport à ce qui se doit, puisque mes parents ont l'air d'être tout sourire et tout biens* ».

Le camouflage des émotions, c'est un peu comme un écran entre l'adulte et l'enfant parce que quand on essaye de camoufler ses émotions : « *je ne dois pas pleurer, il faut absolument que je me contrôle* », **on va mettre tellement d'énergie à essayer de se contrôler, de camoufler et de ne pas pleurer**, etc, **qu'on ne peut pas être connecté à son enfant**. Toute l'énergie va passer au contrôle plutôt qu'au lien. Donc **ça crée une sensation de vide, une absence supplémentaire pour l'enfant et c'est délétère**.

Partager ses émotions c'est finalement une façon de rester vivant et de rester ensemble. Parce que quand on les cache, on est de toute façon dans sa tristesse, on n'est de toute façon plus avec son enfant et on est dans la solitude. Or, **rester vivant ensemble, c'est l'antidote de la souffrance.**

Le petit enfant a besoin de sentir du vivant « vrai ». L'expression est un peu bizarre mais je n'arrive pas à le dire autrement, ou du « vrai vivant », je ne sais pas comment, dans quel sens je dois le mettre. **Même si ce vivant est entaché de douleur et de tristesse**.

Il se construit et il engramme des souvenirs sur base des émotions vécues et **distordre les émotions ne fait que postposer l'émergence de sa douleur**. « *Si, comme parent, je me montre vaillent, fort, souriant et solide alors que je suis complètement ébranlé, je ne permets pas à mon enfant d'être lui aussi dans l'expression de sa douleur* ». Cette distorsion d'émotion va le pousser à faire pareil parce que c'est un peu le mode d'emploi qu'on lui donne. **Cette douleur risque d'arriver quand même à un moment** (comme une bulle qui remonte du fond d'une bouteille), peut-être dans un moment de solitude où il ne sera pas entouré, où il ne sera pas en présence de personnes qui peuvent comprendre ce qu'il vit.

Le tout-petit ne comprendra pas pourquoi il y a absence, il comprendra encore moins la mort mais il perçoit que l'habituel est troublé et que son entourage est déstabilisé.

L'annonce

Je mets ici l'image un livre[1] qui est très beau, qui vient de sortir, qui a été dessiné par ma nièce et elle a fait ce livre à partir d'une expérience. Sa petite avait 3 ans quand un ami très proche de la famille est décédé. Et donc elle a ramassé toutes les petites phrases de sa petite et elle les a mis en livre (elle est illustratrice). C'est un joli livre.

L'annonce. Comment est-ce qu'on va dire à un enfant ce qu'il se passe ? **Si un enfant découvre qu'on lui ment sur un sujet aussi important, il va perdre définitivement confiance.** Et ça va encore **augmenter sa sensation de solitude**. Là-dessus, on ne peut jamais mentir. C'est vraiment un sujet où la vérité doit être dite, avec doigté et émotion mais la vérité doit être dite comme telle.

C'est important que l'annonce se fasse par quelqu'un de significatif pour l'enfant. On ne peut pas envoyer « tante machin » qui n'a jamais vu l'enfant, dise la mauvaise nouvelle. Il faut vraiment que ce soit **quelqu'un qui connaisse l'enfant** et qui puisse lire, ce qui est parfois difficile à lire. Puisque **l'enfant risque lui aussi d'être en état de choc** : va se mettre à rire, ou à ne rien dire, ou à s'en aller, ou à jouer, ou à faire semblant de rien.

Je n'oublierai jamais cette scène d'une petite fille de 3-4 ans qui avait perdu sa petite sœur et quand les parents lui ont annoncé la mort de cette petite, de mort subite, la gamine a dit « *Moi, j'aime bien les bébés morts* ». C'était insupportable évidemment pour les parents mais c'était tellement violent pour elle cette nouvelle que, voilà, elle a exprimé quelque chose de fou. Qui a été d'ailleurs très difficile après parce que, évidemment dire une parole comme ça, suscite du côté des parents, un visage d'effroi, une réaction d'effroi. Ça été très compliqué parce qu'il a fallu reprendre ça. Mais en même temps, les parents savaient que c'était une petite fille qui était très fort dans la

[1] Pourquoi tu pleures ? de Elyne Morelle et Maud Roegiers

provocation à ce moment-là. Revenus du choc de cette parole, ils ont pu dire « *Mais enfin, qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu dis quelque chose de faux là, on n'est jamais heureux quand un bébé est mort* ». Quelqu'un qui ne connait pas l'enfant va dire « *Mais bon, là, y'a un problème* » et ne pourra pas s'ajuster aux réactions de l'enfant.

Il ne faut pas trop traîner pour annoncer. Alors d'accord, c'est compliqué. Il faut d'abord se remettre debout quand on a été sous l'impact d'une nouvelle concernant la mort en tant qu'adulte. Mais **trop traîner, c'est laisser l'enfant dans un flou et c'est le laisser dans une ambiance d'émotions fort violentes, bousculantes, sans qu'il n'en comprenne le sens**. Je crois que c'est important d'aller assez vite.

Il faut **oser dire le côté grave sans noyer la nouvelle**. « *Il est mort, il n'est plus là* ». On ne va pas dire des choses qui sont à moitié, qui ne sont pas compréhensibles. **L'enfant a besoin de choses claires.**

Il faut chercher aussi des **moments et des conditions calmes**, un peu à distance de la tourmente.

Je n'oublierai jamais, c'est une scène qui m'a extrêmement émue, dans mon histoire professionnelle. C'est une maman qui avait un petit bébé qui est né avec de grosses difficultés et en deux jours cet enfant est décédé. Et donc cet enfant est passé aux soins intensifs, la maman aussi puisqu'elle avait eu une césarienne. Et quand sa petite fille de 3 ans est arrivée auprès de la maman, la maman était tellement dans ses sanglots et dans sa détresse qu'elle ne savait pas parler. L'intensiviste qui suivait cette situation s'est assis à côté de cette petite fille parce qu'il sentait bien que sa mère ne pouvait pas parler. Et il a commencé à faire connaissance avec cet enfant. Il a pris une dizaine de minutes, si pas plus, pour lui dire son nom, « *Comment tu t'appelles ? Qu'est-ce que tu aimes bien ? Qu'est-ce que tu as apporté ? Et ton doudou, comment il s'appelle* », etc. Il a pris le temps de faire la connaissance de cet enfant pour lui dire « *Ta maman devrait te dire quelque chose mais c'est très difficile pour elle parce qu'elle est tellement triste que sa voix est cassée* » et puis il a fait l'annonce à cet enfant. C'était splendide parce qu'il a eu un respect du rythme de l'enfant et de la maman. Il ne s'est pas présenté d'entrée de jeu en disant « *Voilà ma chouchoute il y a des choses de très tristes qui se passent ici* », il a vraiment établi une relation avec cet enfant pour un peu sentir qui elle était, comment elle réagissait avant de lui dire. Et de lui dire parce que sa mère était incapable de lui dire à ce moment-là. Et que la compagne de sa mère était tellement dans le fracas et dans le désarroi à ce moment-là qu'elle s'était encourue. Donc il fallait dire une parole à cette petite fille, et la maman ne pouvant le faire, le pédiatre a pris le relais.

Lorsque l'enfant reçoit la nouvelle dans un climat nécessairement bouleversé, sa mémoire est extrêmement aiguisée. On sait très bien que ce qui est le plus retenu chez un enfant, c'est ce qui fait émotion pour lui. Si vous demandez à un enfant de raconter son premier jour d'école, « *alors, qu'est-ce qui s'est passé ?* » vous n'aurez jamais un récit « *j'ai fait ça puis ça, puis j'ai été dans la cours de récré* ». Il va dire « *Oh, il a pris mon 10h et j'étais très triste* » ou « *j'ai eu très peur parce que la marionnette est sortie du tableau comme ça* ». Il va parler de ce qui l'a touché, de ce qui l'a secoué, de ce qui a provoqué chez lui une émotion. **Quand il y a des émotions très vives, a fortiori, l'enfant va particulièrement retenir ce qu'il se passe à ce moment-là**. Il n'y a pas que l'enfant, nous aussi. À un moment très fort, la phrase dite, on la retiendra. Et même après quand on revient « *Tu m'as dit ça à ce moment-là* », on se dit « *Moi, j'ai dit ça ?* ». Mais tous les mots sont inscrits, gravés dans le marbre une fois pour toutes à ce moment-là.

Il y a toute la question des « bons mots ». Et je trouve c'est très difficile. **Beaucoup pensent qu'il y a des bons mots pour annoncer. Je dirais qu'il y a plutôt les « mots vrais »**.

Le recours aux professionnels est de plus en plus sollicité et ça m'effraye un peu parce que pendant des millénaires, quand il y avait un décès, les gens se débrouillaient pour dire aux enfants « *voilà ce qu'il se passe* » et pour en parler, parfois bien, parfois moins bien. Mais de plus en plus aujourd'hui, dès qu'il y a un décès on va dire « *Va chez le pédopsychiatre* » et c'est très impressionnant je trouve. Je pense que nous les psys avons alimenté ça, mais je ne suis pas sûre que ce soit vraiment la bonne réponse. Parce que **dans le temps chaud de l'annonce et de la découverte du décès, l'enfant il a surtout besoin d'être avec des gens qu'il connait**. Il n'a pas besoin de se retrouver dans un bureau inconnu, avec une personne inconnue qui va venir lui parler de choses fortes alors qu'il ne pigera absolument pas ce qu'il se passe. Là je pense, méfions-nous. **Je pense que c'est souvent comme professionnel ou comme parent ou comme personne de l'entourage qu'on a peur et qu'on pousse à aller voir le spécialiste** en disant « *il faut absolument juguler tous les risques possibles de quelque chose qui pourrait mal se passer* ». Mais je pense qu'on est iatrogène, c'est-à-dire qu'on produit du mal en envoyant l'enfant dans un espace étranger pour lui, devant une personne étrangère qui va utiliser un langage nouveau et où il va être encore plus perdu. Je ne dis pas qu'on a parfois besoin d'avoir recours aux psys mais en tout cas, pas dans le premier temps de l'annonce.

Je pense que si **on fait le mieux qu'on peut**, l'enfant va simplement comprendre qu'il y a dans l'échange des tas de choses : qu'il y a la préoccupation pour ce qu'il va ressentir, qu'il y a l'annonce de la terrible nouvelle, qu'il y a le souci de ses émotions, qu'il y a le partage inévitable de la douleur, qu'il y a un besoin de rapprochement ou un besoin de distance, et qu'il y a le fait que celui qui annonce est lui-même perdu. L'enfant va sentir tout ça. Et je pense que, quand je dis « faire du mieux qu'on peut », c'est-à-dire **être vrai**, être juste, **ne pas chercher des formules alambiquées mais dire les choses avec le cœur.**

Quand on se met dans la **logique de l'enfant**, d'un tout-petit, on peut éviter effectivement certaines confusions.

Le jeune enfant, il est dans le monde du concret. Donc, **toutes les métaphores vont être comprises du côté du réel**, du concret. Quand on dit à un enfant « *il fait un long voyage* », ne vous étonnez pas qu'à un moment l'enfant dise « *et quand il revient du voyage ?* ». Si on dit « *il est dans ton cœur* », ne vous étonnez pas que l'enfant puisse avoir des angoisses en disant « *mais quand est-ce qu'il va sortir de mon cœur, il est où et comment ?* ». Quand on dit « *il peut nous voir, il peut nous entendre* », c'est aussi un peu terrorisant. Rappelez-vous ceux qui ont été élevé sous le grand œil de Dieu qui voyait tout, entendait tout. C'était un peu paniquant pour les enfants, quand ils faisaient des bêtises, le grand doigt suivant le grand regard. **Je pense que ce sont peut-être des formules par rapport auxquelles il faut être attentif**. Aussi des formules du style « *il était malade alors il est mort* », ben oui, on est souvent malade, mais on ne meurt pas toujours quand on est malade.

Attention, le très jeune enfant, le tout-petit, il fait des **liens entre ce qu'il peut initier et ce qui va arriver**. Je pense à une petite fille qui a perdu quelqu'un dans l'entourage familial. Juste avant elle avait laissé tomber son bol et ça avait fait beaucoup de bazar dans la maison parce que le parquet venait d'être ciré ou revernis ou je ne sais pas trop. Tout le monde avait été très fâché et elle avait été très embêtée de ça. Elle était triste et on l'avait à nouveau puni parce qu'elle avait bougé à table. Et elle, elle a fait un lien parce que le lendemain, on annonçait la mort d'une personne très proche. **Elle a pensé qu'elle était responsable de cette mort**. Je crois qu'on doit faire attention à

ça parce que nous les humains on a toujours besoin de faire des liens, de mettre en sens les choses qu'on ne comprend pas. On le fait de façon complètement anarchique. On peut faire des liens, des suppositions qui n'ont rien à voir avec le réel mais qui vont donner sens à des choses qu'on ne comprend pas. Souvent on voit ça aussi : « *il est mort, puis un bébé est né : il devait faire place pour…* ». C'est le hasard des choses mais on va faire ce genre de lien. Ou « *il est mort alors que justement on vient de vivre une nouvelle très forte, peut-être que c'est parce qu'il ne l'a pas supporté* » alors que ce n'est pas nécessairement ça qui va solliciter la mort mais on va faire des liens. Et le petit, il va le faire, comme les grands.

Rites funéraires et au revoir

Je vais parler des rites funéraires ou du moment de l'au revoir. **C'est vraiment important de proposer à l'enfant mais pas de l'imposer.** On a été dans des pratiques malheureusement très délétères où on disait « *Mais l'enfant doit voir le mort, mais il faut passer par là, c'est vraiment important pour son deuil* » ou quelque chose comme ça. C'est évident que si les gens n'obéissent pas aux injonctions des « bons professionnels qui savent » et qu'il y a après des difficultés, ils vont se dire « *là on est de mauvais parents, on aurait dû écouter les bons professionnels* » et on est partis pour la gloire. Je crois qu'il faut beaucoup de délicatesse dans tout ça et que ces pratiques où on dit « *allez voir la personne décédée, ça va aider* ». **C'est vrai, mais pas pour tout le monde. C'est vrai pour autant qu'on soit bien soutenu, bien encadré, bien aidé au moment de la vision du défunt.**

Là encore une petite histoire. Une femme qui avait perdu son bébé (je suis dans les pratiques périnatales) a dit « *je ne veux pas le voir* ». Et malheureusement, c'était il y a quelques années où on insistait encore très fort et tout l'environnement professionnel disait « *Si madame, c'est bon pour le deuil, vous savez, c'est important* ». Et finalement cette femme a été voir son enfant, elle a fait une crise d'angoisse majeure au moment où elle a approché de l'endroit où elle se trouvait. Parce que, ce qui lui est revenu à l'esprit, c'est le souvenir d'elle, petite fille de 5 ans, qui a été voir sa grand-mère avec son père qui était complètement anéanti par la mort de sa maman. Il était avec son enfant mais n'a pas pu expliquer à son enfant, donner la main à son enfant, porter son enfant, lui dire « *c'est difficile tu vois, je suis très triste* ». Ce père n'a pu dire aucun mot. Cet enfant a simplement senti la détresse magistrale et le débordement de ce père. Et donc pour elle, voir un cadavre, ce n'est pas tellement le cadavre qui est impressionnant mais c'est l'émotion de son père qui n'a pas pu voir qu'elle était en difficulté devant cette émotion qui était impressionnante pour elle. Donc cette femme, elle avait des raisons de dire « *moi j'ai pas envie* », parce qu'effectivement ça réveillait ce souvenir ancien. On a eu de la chance de pouvoir en parler ensemble et qu'elle puisse faire le lien. Mais **soyons prudent lorsqu'on propose comme professionnel des recettes qui ont peut-être porté leurs fruits pour certains mais pas pour tout le monde**. La seule chose qu'on puisse dire c'est que « *des parents nous ont appris que ça les aide* » ou « *des personnes qui ont vécu ça et qui ont permis à leur enfant de voir disaient que ça avait aidé leur enfant* ». Ça veut dire qu'on peut s'appuyer sur l'expérience des autres mais pas de le présenter comme une formule, de recette « *le deuil réussi passe par là* », ça, ça ne va pas.

Veiller à avoir un référent pour l'enfant. On ne va jamais voir un défunt sans quelqu'un qui est suffisamment solide et qui puisse **réceptionner les émotions de l'enfant**, **face au cadavre** c'est une chose, mais surtout **face à la personne à côté qui est dans ses émotions et dans sa détresse**.

Voir, ça peut être un moment très difficile mais ça peut aussi être un moment bénéfique et de nouveau, il n'y a **pas de recette**. Le petit il va toucher parce que **toucher c'est réaliser**.

Et les enfants sont concrets, je le disais. Mais **c'est aussi le moment où il y a des questions très inattendues qui peuvent surgir.**

Quand on est face à un défunt, c'est important de **permettre au petit de rester lui-même actif**. Parce que le petit, il est actif. On ne peut pas demander à un enfant de 2-3 ans de rester tranquille, assis sur une chaise. **Ça bouge un enfant**, donc on doit lui permettre de bouger, de toucher, de soulever la couverture. Mais il faut **pouvoir l'assumer** évidemment **comme adulte**. Les adultes pour lesquels c'est tellement dur qu'il faut qu'ils y pensent anticipativement et qu'ils prennent **quelqu'un avec eux qui puisse permettre à l'enfant d'être dans le mouvement et dans l'activité.** Eventuellement apportez un doudou, un dessin, enfin **quelque chose qui permette à l'enfant de rester dans son état d'enfant.**

C'est une question difficile : **est-ce qu'on l'accepte aux funérailles ou pas ?** Il y a beaucoup de parents qui disent « *je ne veux pas parce que ça va être trop traumatisant pour lui* ». Je pense que **ce n'est pas nécessairement quelque chose de traumatisant pour l'enfant, sauf, de nouveau s'il est seul à voir des adultes pleurer, qui ne peuvent pas reprendre avec lui le fait que c'est ébranlant.** Là, il va être de plein fouet confronté aux émotions des adultes. C'est pour ça que si on emmène un enfant aux funérailles, il faut toujours **s'assurer d'avoir quelqu'un qui peut l'entourer, l'encadrer, lui expliquer, lui parler pendant que les plus proches du défunt vivent les émotions qui émergent à ce moment-là.**

Des questions sans réponses…

Je parlais de **questions inattendues**, cette image vient à nouveau du livre « Pourquoi du pleures ? ». « *Et Patou s'il est mort, c'est quel jour qui pourra recommencer à vivre ?* ». Ça c'est des questions d'enfants. Comme je le disais, la finitude, la permanence de la mort, ça n'existe pas. On a d'autres questions parfois surprenantes, j'en ai récolté beaucoup :

-« Il est au ciel le bébé »

-« Alors quand Saint-Nicolas va descendre, il va ramener le bébé »

-« Quand on va aller en avion, on va voir le bébé »

C'est d'une logique implacable dans la peau d'un enfant. C'est pour ça que, je ne crois pas qu'il y ait de mauvais mots pour l'enfant, la seule chose qui est important, c'est de **se mettre dans la logique de l'enfant, pour le rejoindre là où il est et exprimer, reprendre ses questionnements là où il est.**

Je pense aussi à une autre histoire où c'est un petit qui avait perdu un petit frère. Et ce petit a été voir la crèche dans laquelle le petit frère devait aller et c'était une crèche tout près de son école. Pendant tout un temps, la maman disait toujours « *Le bébé Mattéo, il ira là-bas* ». Et quand le bébé Mattéo est décédé, enterré, l'enfant est retourné à l'école et il disait tout le temps « *Et quand est-ce que le bébé Mattéo va venir à la crèche ?* ». Parce que lui, il était resté fixé là-dessus, c'était la crèche de bébé Mattéo. Et mort ou pas mort, il était dans cette image qu'il s'était fait, la formule qu'il s'était construite de la crèche de bébé Mattéo.

Il y a évidemment des questions sans réponse. Par définition, le jeune enfant est curieux et il y va de ses questions selon son besoin de savoir.

Certaines questions vont véhiculer du malaise. Il va poser « *Et le corps, il va être pourri alors?* ». Les enfants sont très concrets. « *Qu'est-ce qu'il devient ? Et alors il va être un squelette ?* », « *Et comment est-ce qu'on devient un squelette ?* »,…enfin toutes les questions qu'on peut imaginer. D'autres font appel aux croyances de chacun. « *Mais pourquoi il est au ciel ?* », « *Et pourquoi est-ce que Jésus l'a repris ?* », c'est parfois des choses qu'on peut dire. « *Et pourquoi il est nulle part ?* » quand on a ces représentations-là de la mort.

Je pense que c'est important de pouvoir dire à un enfant « *On ne sait pas, mais moi je crois ça…je me dis que…j'ai telle représentation…et ce n'est que mon point de vue, mais je te le soumets* ». Parce que de fait, où va le mort ? Le mort a-t-il une âme ou est-ce qu'il disparait ? Et les enfants posent ces questions. Et puis il y a des questions pour lesquelles il n'y a pas de réponse. **L'enfant a besoin de sentir un adulte juste avec lui-même, capable de dire « Je ne sais pas »** ou « ça me dérange de parler de ça » ou « voilà ce que je crois ». C'est très important qu'il n'y ait pas de distorsion, de falsification de la parole.

L'entourage de l'enfant

C'est **important d'informer l'entourage de l'enfant** quand il y a une personne significative qui disparaît. Et **si possible, de façon anticipative**. Je pense toujours à cette histoire d'un papa qui avait perdu sa femme, avait reconduit son enfant à la crèche après une longue période d'absence. C'était une **crèche** très loin du domicile parce que c'était la maman qui conduisait cet enfant en allant à son boulot. Ils n'ont pas pensé à prévenir les puéricultrices. Et quand l'enfant est revenu à la crèche avec son papa, son papa a dit « *Ma femme est morte* ». Et ça été tellement, mais tellement bousculant pour les puéricultrices qu'elles n'ont pas pu assumer. Et elles étaient tellement bouleversées toute la journée que l'enfant a senti ça. Et au lieu d'arriver dans un milieu contenant et aidant et lénifiant, il a été projeté à nouveau dans des émotions très violentes. Ces puéricultrices qui rencontraient cette maman tous les jours et qui du jour au lendemain, apprenaient la disparition de cette femme.

C'est aussi vrai à l'**école**. Un enfant qui revient. Je crois qu'un petit coup de fil à la direction pour dire « *Ecoutez, vous pouvez prévenir l'institutrice que…* » c'est aidant parce que on est humain et une institutrice peut être bousculée par une nouvelle comme celle-là.

Les professionnels peuvent aussi être bousculés et avoir besoin de temps pour reprendre leurs esprits. Et ils vont aussi être soumis aux questions et aux manifestations de l'enfant. C'est aussi important de les prévenir pour qu'ils puissent réfléchir un peu à ces choses-là.

Deuil dans la fratrie

Quand on perd un autre enfant, dans une fratrie, **ce n'est pas encore tout à fait la même chose que la perte d'un adulte**. Perdre un enfant, ça mène toujours chez le parent à **sentiment de culpabilité**, toujours. Même faire naître un enfant suscite et déclenche directement, je dirais, la machine de la culpabilité : « *Je n'ai pas assez…* », « *J'aurais dû plus…* », « *Je n'ai pas compris que mon*

bébé pleurais pour ça… », dès qu'on est parent, on se sent coupable. Mais a fortiori, quand la mort est là, la culpabilité prend vraiment une taille très importante. Et ce sentiment se rajoute à la peine, à la révolte et à la tristesse.

Dans l'expérience du jeune enfant qui est confronté à un parent qui a été « désenfanté », cette culpabilité peut « flotter » dans la relation. Le problème, c'est qu'il peut la sentir et peut devenir sienne. Donc, elle ne l'est pas au départ, **elle va devenir sienne par contamination ou par construction**, plus tard, d'un lien imaginaire. « *Si je n'avais pas fait ça…* », « *si je m'étais comporté comme ça, peut-être que mon petit frère ou mon grand frère ne serait pas mort* » ou bien « *je suis celui qui ne devait pas survivre* », « *si je n'avais pas ressenti de l'agressivité pour mon frère, il ne serait pas mort* ».

Le deuil périnatal

Ça c'est un livre[2], qui malheureusement n'a jamais trouvé les subsides pour être édité mais qui, je pense, pourrait être très aidant pour les parents. Il raconte l'histoire de la perte d'un bébé et toute l'émotion d'un enfant un petit peu plus âgé qui doit composer avec ça et avec la douleur et la souffrance de ses parents.

Pour parler de l'**expérience particulière de la perte périnatale**, on parle de perte périnatale pour un enfant qui n'est pas encore advenu « vraiment » au monde, qui n'a pas été présenté au champ social : une grossesse qui s'arrête, une interruption de grossesse parce qu'il y a une malformation importante, une mort juste après la naissance au service de néonatologie, un enfant qui n'a jamais l'occasion de retourner chez lui et de s'installer dans le nid familial. **Ce sont des situations qui sont très compliquée parce qu'elles sont très déniées par l'entourage, avec des mots parfois très durs et insupportables pour les parents** : « *Oui mais vous en ferez un autre, vous êtes encore jeunes* ». Comme si on pouvait en prendre un, jeter, puis en prendre un autre. Ce sont des choses qu'on entend encore très fréquemment.

C'est difficile parce que le bébé n'a pas encore été présenté dans le champ social et que **les réactions des uns et des autres sont très variables** : « *On va se taire parce qu'on ne va pas les ébranler davantage* » ou on voudrait savoir et on est curieux, on pose des questions « *Vous êtes sûrs que vous étiez avec le bon médecin ?* ». Enfin des choses évidemment insupportables pour les parents qui viennent **relancer la culpabilité** « *Oui, si j'avais choisi un autre médecin, ça ne serait pas advenu* ». Des choses qui n'ont pas lieu d'être dites mais qui se disent parce qu'il y a **malaise de l'entourage qui ne sait pas comment réagir face aux parents** et ce malaise va prendre des formes différentes : **de la curiosité, des phrases maladroites, de la distance, des évitements,…**ce qui fait très mal aux parents. La position la plus juste, c'est de pouvoir dire « *Voilà, on sait que vous perdu un enfant* » parce que **quand l'enfant advient, ça transforme l'homme et la femme en parents. Et ça, même si l'enfant a disparu, l'expérience de parent, elle reste**. Et c'est très difficile, on ne sait pas mettre sur off cet accès à l'expérience naissante et à la responsabilité du parent une fois que l'enfant est décédé. **C'est une tragédie pour les parents de voir la mort se profiler alors que la vie est attendue.**

Le bébé c'est un **sujet abstrait aussi pour le jeune enfant** puisqu'il n'a jamais été vu souvent. **Mais l'émotion de ses parents, il la perçoit immanquablement**.

[2] Où il est ?, d'Anne Marie Van Vrecom

La perte d'un bébé pour des parents c'est **une douleur qui est beaucoup trop vive et qu'on croit parfois devoir épargner aux aînés** : « *on ne va pas lui dire, il est trop jeune pour pouvoir être confronté à quelque chose comme ça* ». Il l'est de toute façon, à partir du moment où la mort advient, il y a fracas, il y a bouleversement, il y a tourmente, et l'enfant le sent.

Pour les aînés, l'arrivée future d'un bébé, c'est toujours coloré d'**émotions doubles** : il y a de la **jalousie** et du **bonheur**. On donc il y a aussi la **nécessité de dédouaner l'enfant de la culpabilité** qu'amène le drame de la perte : « *Non tu n'es pas responsable, tu as peut-être dit à un moment que tu ne voulais pas le bébé, mais ce n'est pas ta parole qui a fait que le bébé n'a pas pu vivre* ». Ça, ce sont des choses vraiment importantes à dire. Evidemment que **l'enfant, même très jeune va s'attribuer la responsabilité de la mort.**

Alors ici, on a une petite image toujours de ce livre non publié où on voit la mère avec un regard absent et l'enfant qui vient et qui dit « *Je vais te donner des bisous pour que tu ne sois plus triste* », « *Mais où il est alors le bébé ?* ». Et puis alors, c'est un peu caricatural, mais c'est hélas que trop vrai, les pères qui se remettent dans une activité, parce que c'est tellement difficile d'être confronté à son émotion ou à l'émotion de sa femme, qui se fait parfois mettre à distance : on va tondre la pelouse, on va faire ceci, on va organiser des vacances. Et la femme qui est dans le vide, le regard perdu et l'aîné qui vient la solliciter, qui vient réveiller l'attention de sa maman. C'est une image que trop vrai.

Être attentif aux tout-petits

Maintenant, sur ces questions de préoccupation, d'inquiétudes : **combien de temps doit-on rester en alerte face à un jeune enfant endeuillé ?**

D'abord, on aimerait tous croire que le deuil à un certain moment se boucle, une fois pour toute. Ce n'est pas vrai. **Le deuil, c'est une affaire de toute une vie**.

Plus la personne perdue est significative dans le développement d'un enfant, plus il aura à composer avec une série d'émotions et de questions qui évolueront avec son âge et qui seront toujours en chantier. Quand l'enfant accède par exemple à l'école primaire, il va entendre les autres, parfois il y a beaucoup de cruauté chez les enfants, dire « *Ah, t'as pas de papa toi ?* », « *il n'a même pas de papa heu…* ». Ce sont des choses qui arrivent dans les cours de récréation. Même si l'enfant a pu amorcer avec l'entourage, le réconfort, a reçu une espèce de réconfort provisoire, c'est sûr que ça va re-flamber. Quand il sera un peu plus grand et qu'il y aura une confrontation aux expériences des pères des autres et bien le vide, il va l'éprouver. Et quand il sera ado ou qu'il sera à son tour père et qu'il ne saura pas comment est un père puisque le sien a disparu quand il était tout petit, qu'il doit composer de toute pièce son rôle de père. Et bien oui, c'est difficile. Ce sont des choses qui sont **tout le temps remises en chantier dans l'existence d'une personne après qu'il y ait eu un deuil très précoce.**

Continuer la vie

Et puis il faut continuer la vie. **Même en peine ou en souffrance, un petit enfant a vraiment besoin de fermeté et de repères**. Il a besoin de sentir les limites de ceux qui vivent avec lui. C'est

vrai que je disais qu'on est protecteur : on se met dans le même lit, on s'embrasse beaucoup, on est plus proches, on permet à l'enfant de ne pas aller à l'école, parce qu'on a besoin tout simplement d'être ensemble. Mais **à un moment, il faut que la vie reprenne** et c'est vrai que comme parents, on doit **rester parents**. On doit rester structurant, on doit pouvoir rester ferme. On doit pouvoir dire « *Non ça tu ne fais pas, je ne suis pas d'accord* ». **Le deuil ne doit pas venir mettre à plat**, je dirais, **cette attitude parentale responsable**.

Reparler de ce qui fait différence ou exception juste après le décès pour **revenir aux rituels actuels**. Par exemple, l'enfant qui retourne dormir dans le lit de ses parents ou qui n'avait plus d'horaires. On lui dit « *Ecoutes, maintenant ce moment est passé. On avait besoin d'être ensemble, tu pouvais faire un petit peu les choses différemment parce que nous, on ne savait plus structurer les journées* ». **Il faut explicitement remettre les choses à leur place**.

Le chemin du deuil ne se termine pas dans l'enfance. **Devancer les phases les plus difficiles, c'est peut-être risquer de les occasionner**. Et en même temps, il faut **y répondre**, ça, ça reste toujours une nécessité. Pour ça, je n'ai **pas de recette**, c'est compliqué. Parce que, c'est sûr qu'il y a des phases et des moments-clés. Par exemple à l'école, en étant confronté à d'autres enfants qui ont un père ou une mère alors que lui n'en n'a plus. Il y a aussi des moments où on fait l'arbre généalogique à l'école et qu'il y a un trou à la case papa ou maman. Ce sont des choses qui sont difficiles, dont il faut pouvoir parler avec l'enfant. Mais on ne peut pas non plus dire « *Tu sais mon petit, un jour à l'école tu seras confronté à…* ». Il aura la réaction qu'il aura et donc le tout est de pouvoir rester vigilent et en parler avec lui. Mais ne pas tout le temps non plus dire « *ça va ? tu te débrouille ? ce n'est pas trop dur ?* ». Je trouve que c'est vraiment un **équilibre très difficile à trouver**. Et puis dans les familles, on a chacun nos styles. Il y a des familles où on parle beaucoup, il y a des familles où on parle moins. Le tout est de pouvoir toujours tendre une oreille et dire à l'enfant « *Je suis toujours là, tu peux toujours me présenter une question qui te tracasse à ce sujet* ».

C'est surtout **la notion d'effondrement et qui n'est pas toujours perceptible au moment de la perte, qui doit nous laisser en état de vigilance**. Quand un tout petit a vécu cette sensation d'effondrement et bien **il peut la revivre à différentes phases de la vie, sous des formes différentes** : de dépression, de ralentissement scolaire, ... Tout ne doit pas toujours y être rattaché, mais dans la tête, on peut y penser. Et puis, à petits pas, voir un petit peu si c'est un passage qui va être relativement vite géré ou bien c'est quelque chose qui s'installe. Dans ce cas, je pense qu'à ce moment-là on peut demander une aide.

On n'est pas toujours sûr « d'être dans le bon ». Néanmoins, faire sentir à l'enfant qu'on peut **permettre**, en restant présent et en étant attentif à lui, **ses émotions**, même à ses émotions inconnues (parce qu'on peut éprouver des émotions sans les connaître, sans les repérer), lui dire qu'on peut **en parler** et valider ses émotions, et bien ça, ça maintient vraiment un « flux de vie » qui est bénéfique et réparateur.

Je vous montre encore l'image de cette petite qui va aller chercher des « glousses ». C'est très mignon, elle attrape des « glousses », je ne sais pas bien ce que c'est. Ce sont des espèces de bourgeons qui explosent et qui lancent de petites graines. C'est l'image d'introduction du livre de Claude Ponti, « L'arbre sans fin », qui est donc l'histoire de cette petite qui perd une grand-mère. Elle passe par toutes ces phases d'effondrement et puis qui va être dans une dynamique de transmission, en reprenant le nom de sa grand-mère à son compte pour la maintenir vivante dans l'histoire des générations, dans sa tête et dans le cœur.

Et puis il y a cet autre livre que je vous montrais : « Pourquoi tu pleures ? » qui est aussi un très beau livre. Il y en a d'autres : « La croûte » qui est aussi un superbe livre sur la question mais qui touche parfois des âges, un peu plus grand. Mais ce sont en tout cas, de beaux ouvrages.

Questions-réponses avec le public

Je me présente, je suis éducatrice avec des enfants de 0 à 18 ans. Ma question est par rapport à l'annonce. On se retrouve facilement dans des situations où on doit annoncer un décès dans la famille mais de la seule personne avec qui l'enfant avait encore un contact. Nous, on se retrouve dans des situations où accompagner l'enfant dans ses émotions est toujours compliqué parce que nous, on ne vit pas la perte d'un proche, ce sont des personnes quasiment inconnues pour nous. On est touché par la mort de la personne, mais c'est difficile. Vous avez parlé dans votre intervention d'accompagner l'enfant par rapport aux émotions de l'entourage, de faire vivre la personne décédée dans le souvenir positif et pas seulement dans la mort. Je ne vais pas vous demander des solutions miracles mais je me demande dans quelle mesure est-ce qu'il faut faire ça quand il n'y a pas d'autres personnes autour ?

Reine Vander Linden : C'est une question terrible que vous posez parce qu'on est confronté à deux ruptures.

D'abord la rupture d'un placement, si l'enfant se trouve en institution loin de ses parents c'est parce qu'il y a eu déjà la perte de quelque chose : d'une relation de confiance, d'une possibilité d'être entouré d'une façon continue, fiable, et suffisamment bonne. C'est vraiment très compliqué parce que souvent, ces parents absents, quand l'enfant est très jeune, sont idéalisés. On a besoin d'un papa et d'une maman, donc on va se faire un film, on va idéaliser la maman. Quand l'enfant a déjà été soumis à des choses bien senties, bien vécues, bien pensées, il peut dire « *Pff, mon parent ce n'est pas ça* ». Mais un jeune enfant, effectivement, n'a pas n'a pas de souvenirs très précis de son parent et va souvent en faire un personnage extraordinaire alors que la réalité n'était pas nécessairement celle-là.

Quand on est confronté à deux ruptures, la rupture première d'une insuffisance parentale et puis la rupture de la mort. **On ne peut pas non plus remplir le vide par des constructions toutes belles**. Il y a eu un temps comme ça où les gens disaient « *Tes parents étaient des gens formidables* », parce que l'enfant ne sait quand même pas contrôler. On lui inventait un peu la belle histoire à sa place. Et puis en grandissant, à un moment ou l'autre, il va commencer à aller chercher la vérité. Et quand il découvre qu'il y a eu des mensonges là-dessus, c'est un peu compliqué à gérer dans la tête. Moi je crois qu'il y a parfois…rien. C'est très difficile parce que la seule chose qu'on puisse faire avec ce genre d'enfants c'est dire « *Mais qu'est-ce que tu gardes, toi, comme souvenirs de ton parent ?* ». Alors, il va l'idéaliser, il va dire la vérité, mais, c'est sa réalité. On doit l'accepter telle qu'il nous la présente. Si c'est du bon, tant mieux, on peut s'accrocher à ça, en disant « *Ecoutes, gardes ça précieusement, c'est très important, c'est ton petit trésor, c'est le souvenir de ce moment-là, de cette caractéristique-là, de cet objet-là reçu par ta maman, donné par ta maman…* ». Si c'est du vide ou du négatif, et bien c'est du vide ou du négatif. On ne va pas distordre ses souvenirs pour essayer de renflouer la peine, la tristesse, la rupture. Sachant qu'il a probablement construit, depuis le temps qu'il se trouve dans l'institution des repères avec ceux qui s'occupent de lui : vous les éducateurs. Peut-être parfois aussi un parrain d'accueil, ça arrive parfois dans certaines situations.

Là il faut effectivement être attentif de lui **offrir un environnement plus soutenu, plus rapproché, plus solide dans l'institution si du côté familial, il n'y a rien**. De toute façon, même pour l'enfant avec un souvenir positif, on le fera, mais peut-être davantage en disant « *Ben oui, ta famille elle n'est plus là. C'est un peu nous ta famille, c'est en pensant à nous que tu vas grandir. C'est à partir de ce que tu as pu vivre ici, avec les copains du groupe et avec les éducateurs qui t'ont accompagné sur ce chemin que tu vas devoir composer ta base et tes souvenirs* ».

Bonsoir, un grand merci pour ce magnifique exposé, du début à la fin. Ma question c'est, quand vous parlez des enfants, de la période où ils sont un peu anesthésiés et où il faut être vigilent pour nommer, d'exprimer ses émotions d'une façon claire. Je dirais aussi la période où ils sont anesthésiés, où ils sont un peu latents, entre 18 et 23 mois, ils attendent que les parents reprennent pied (ce sont des observations). Quand le parent va reprendre un peu pied, à se reconstruire à cette période-là, l'enfant va déferler une agressivité et c'est extrêmement difficile pour le parent de le comprendre. En centre PMS à l'ONE, ce n'est pas toujours évident non plus. C'est vraiment important cette période-là, il faut vraiment ajuster la non-compréhension du parent qui est en train tout doucement de sortir de sa peine, de sa douleur et cet enfant exprime cette agressivité, qui est saine. J'ai un peu l'impression que l'enfant comprend très bien qu'il vaut mieux ne pas trop s'exciter et il faut être d'autant plus solide en première ligne.

Reine Vander Linden : C'est vrai, c'est tout à fait juste ce que vous décrivez. Là je pense que comme professionnels on a vraiment quelque chose à faire. Parce que le parent qui se remet un petit peu sur pieds et puis il va y avoir la déferlante d'agressivité qui est plus la déferlante de tristesse de l'enfant. Car il aura effectivement perdu le contact avec son parent, perdu le réconfort de son parent à un moment où il était très inquiet (car son parent, dans sa douleur, il pourrait vraiment disparaître dans la dépression) ou enfin, ce sont des parents absents (ils ne sont plus palpables, ils sont dans leurs idées, dans leurs pensées, dans leur douleur, ils n'entendent plus, ils réagissent lentement aux sollicitations de l'enfant).

Et donc il y a, à la douleur de la perte pour un petit, la douleur de l'absence, de présence sentie du parent. Et de fait, cette peine elle s'exprime quand enfin, elle peut se dire. Là je crois qu'il faut vraiment aider et **donner sens à ses comportements**. Sinon les parents disent « *Mais j'ai tout raté. Je perds en plus le lien chouette que j'avais mon petit et regardez comment il est devenu : féroce ou méchant. Il ne m'aime plus* ». Et on replonge à ce moment-là dans la sensation de rupture, de perte, de vide. Et je crois que là il faut aider. Il n'y a rien à faire, il faut passer du temps, discuter et expliquer, donner sens.

Bonsoir, je voulais poser une question peut-être un tout petit peu différente. Je vais vous parler d'une situation concrète de quelqu'un de proche. Est-ce qu'on peut aussi parler un petit peu de la perception et de la façon dont on peut accepter la mort pour un enfant, parfois un petit peu plus âgé ? Comment accepter la mort sans vraiment y être confronté ? J'ai eu moi, personnellement, l'expérience avec mon fils, qui à l'âge de 12 ans, a commencé simplement comme ça. Il avait entendu parler aux infos de quelqu'un qui s'était suicidé sur les rails et. Ce jour-là je me suis rendue compte qu'il avait été marqué et je ne savais pas à quel point. Et alors il a commencé à avoir un tas de, je ne vais pas dire des tocs, mais des espèces d'angoisses. Il ne s'exprimait pas vraiment, mais je l'ai compris petit à petit. En fait j'étais un peu perdue. J'ai essayé de l'aider avec des petites phrases un peu maladroites. C'est difficile parce que comme vous dites, un enfant ne réfléchit pas comme un adulte. Après j'ai eu vraiment du mal à trouver des choses qui pouvaient le rassurer. Et ça a duré tout de même tout un temps parce que ça a été un peu difficile pour tout le monde au fait. Maintenant il est grand et il n'y a pas très longtemps, je lui ai posé la question en lui disant que je m'étais sentie un peu impuissante, je n'ai pas su l'aider et j'aurai voulu. Et je

lui ai dit, dis-moi ce que tu as fait pour passer au-dessus et il m'a répondu « Tu sais maman, quand j'ai compris que je ne saurais vraiment rien changer et que je ne contrôlerai pas, j'ai laissé tomber ». Est-ce que éventuellement, il n'y avait pas moyen, là, des pistes pour passer cette période un petit peu plus facilement ?

Reine Vander Linden : Je trouve que c'est intéressant. Il fait son chemin à lui et à un moment il se dit « *Ben voilà, ça c'est la vie. Il y a des gens qui meurent, il y a des gens qui ont un désir de mort* ». Parce que ce n'est pas n'importe quelle mort. Le choc qu'il a éprouvé face à cette information, captée comme ça à la tv ou poste, je ne sais pas. Ce n'est pas seulement la mort mais c'est aussi le fait de se donner soi-même la mort, d'une façon quand même trash. Ce n'est pas la même chose de prendre un médicament et de s'endormir gentiment dans son lit ou de se jeter sous un train et de bloquer toute la circulation. Parce qu'en général dans l'info, on raconte ça aussi : « *Le train a été bloqué pendant…les voyageurs…* » et on a la suite de l'histoire. Et donc c'est un choc une information comme celle-là.

Je crois que beaucoup d'enfants ont la chance, heureusement, de ne pas être confrontés à la mort d'un proche. La mort on la connait quand les grands-parents meurent, quand on est déjà bien loin dans la vie. Quand on la découvre, sûrement seul, si vous aviez été à côté de lui, il aurait probablement dit « *Oh quel horreur* » ou il aurait dit des choses qui vous auraient permis de pouvoir en discuter avec lui de dire « *Mais c'est terrible, effectivement, c'est quand même compliqué une nouvelle comme ça, ça bouscule les idées dans la tête, ça créée des émotions* ». C'est d'ailleurs pour ça que Serge Tisseron dit beaucoup « *Ne laissez pas les enfants seuls devant télé* », parce qu'ils sont confrontés à des informations qui sont difficiles ou trashs. S'ils doivent les gérer par eux-mêmes, c'est un chemin assez compliqué, un peu comme celui que votre fils a dû faire. Pas que vous n'êtes pas attentive, mais simplement, il ne va pas le dévoiler. Il va métaboliser ça dans sa petite tête, il va éventuellement jouer ça à la récréation, et c'est encore heureux s'il parvient à le jouer à la récréation avec les copains, ou à en parler avec des copains. Mais sinon il est seul avec cette pensée.

Et de fait, je pense que c'est très compliqué comme parent parce qu'on ne veut pas être intrusif. Mais en même temps, on doit être tout le temps dans la vigilance quand on sent un trouble chez l'enfant. C'est important de lui dire « *Mais il y a quelque chose qui te tracasse, je le sens* ». Alors bon, on l'invite, on ne va pas aller « *Mais dis-moi ce qui te tracasse, dis-moi…* ». Non, ça ne va pas. Mais de **lui montrer qu'on est prêt à réceptionner une émotion compliquée, c'est déjà une ouverture**. Il ne va peut-être pas le faire au moment-même parce que « *Comment je vais parler de ça à maman ?* ». Il va devoir le mettre en mots, il va devoir penser et se représenter son émotion pour pouvoir la soumettre à l'autre. Et tout ça, c'est un travail, un travail psychique, un chemin. Et c'est pour ça qu'il ne saura peut-être pas le faire immédiatement après. Il est sous le choc, ça a un effet de choc. Comme je le disais, il y a un effet de sidération avec figeage de la pensée, une difficulté de pouvoir relier, l'évènement, l'émotion ressentie et la verbalisation, l'énonciation de cette émotion. Et donc, ça peut prendre du temps. Mais si comme parent, on peut dire régulièrement à ses enfants « *Ecoutes, peut-être que je me trompe mais tu sais, si tu as quelque chose de compliqué dans ta tête, je suis toujours là, tu peux en parler* ». A un moment, ça sera dit, mais de fait, on ne sait pas tout contrôler. Peut-être heureusement, sinon nos enfants n'auraient pas un champ d'expérience suffisant. Et puis voilà, à un moment, ça a été dit et c'est chouette que vous ayez pu en reparler, qu'il en reparle encore maintenant parce que ça a fait son chemin mais ça prend du temps.

Bonsoir. En fait, j'ai vécu, je vis un « deuil périnatal ». Ma fille est née le lendemain du décès de son grand frère. Elle a connu son grand frère dans le ventre mais elle ne l'a pas vu « en vrai ». Je me demandais

comment aborder ça avec elle. Parce que bon, depuis qu'elle est née, elle est un peu dans un drôle de monde on va dire. Comment aborder avec elle son grand frère, même si je lui en ai déjà parlé mais à partir de quel moment exactement ? Elle n'a encore que 9 mois, mais je pense qu'elle comprend déjà.

Reine Vander Linden : C'est encore tout proche pour vous. Alors j'imagine que ça vous habite encore beaucoup, presque en continu. Il faut beaucoup de temps pour pouvoir assimiler un évènement pareil. Vous allez arriver petit à petit à la date anniversaire de sa mort aussi. Ce sont toutes des étapes qui sont très compliquées. On sait qu'on va être ébranlé et puis, quand on l'a passé, on se rend compte qu'on peut rester debout malgré la nouvelle secousse qui arrive à ce moment-là. Ben voilà, on franchit petit à petit les étapes.

Mais moi je pense qu'il est présent en vous ce petit. Il faut que vous en parliez, **quand ça vient**. Il y a un moment où vous en aurez suffisamment parlé pour que vous n'ayez plus continuellement le besoin de l'évoquer, de le dire. Dans un premier temps, c'est comme ça. Je pense que votre petite fille, elle peut se débrouiller avec ça, parce qu'elle va comprendre que c'est vous aider vous et que c'est l'aider aussi à composer avec une maman qui a cette douleur là en elle. Donc, **il n'y a pas d'âge. Je crois qu'il faut le faire quand on le sent.**

Bonsoir. Tout d'abord merci pour cette conférence. En fait, moi je suis confrontée à un problème. J'ai 5 garçons en 15 et 4 ans et demi, dont un qui a 9 ans qui me semble être dans un déni total. Ma maman est décédée en avril et ça été brutal et soudain. Elle est décédée d'un cancer absolument foudroyant, on ne l'a pas vu arriver, en quelques semaines c'était fait. Par contre, elle était en soins palliatifs où le mardi elle était sortante. On nous a dit qu'elle pouvait reprendre une place dans un home jusqu'à ce que l'accompagnement de fin de vie puisse se faire. Le jeudi matin, on me téléphonait pour me dire qu'elle était décédée.

Alors que l'annonce avait été faite aux petits-enfants que mamy allait pouvoir sortir. Mon petit garçon s'était fait à l'idée de voir sa mamy dans un autre contexte que celui des soins palliatifs. Et je me retrouve face à un petit garçon qui n'en parle pas mais aussi face à deux autres garçons plus jeunes, dont un qui va sur ses 5 ans et l'autre en a 6 et qui eux, disent « Mais non, mamy elle est morte, on va la voir régulièrement, tu le sais, c'est comme ça, il faut que tu t'y fasses, arrêtes de pleurer tout le temps ». Moi j'essaye de leur expliquer que chacun vit sa douleur comme il peut, que même maman a encore du mal à s'y faire.

Je suis face à un petit garçon de 9 ans qui se met au piano entrain de pleurer en disant « Mais pourquoi est-ce que la dame des soins palliatifs m'a menti, m'a fait croire que mamy allait mieux pour téléphoner et dire que ce n'était pas le cas ». Vous vous imaginez bien que moi, arriver le jeudi, en allant chercher mon fils à l'école, je n'ai pas réussi à lui dire ça aussi facilement que je lui avais dit « Ecoutes mardi, mamy sort ».

Comment je pourrais être amenée à lui faire comprendre qu'à un moment, même les soins palliatifs n'auraient peut-être pas pu, même si on est encore dans le temps de la colère (« ils sont fautifs, c'est peut-être de leur faute ») ? Je trouve que même au niveau des soins palliatifs, il n'y a pas de suivi. On nous a dit que c'était fait, le jeudi soir on nous a demandé de débarrasser la chambre, point barre. On ne nous a pas dit qu'il y avait des plates-formes comme la vôtre, pas de suivi. Et ma question elle est : pensez-vous que dans un certain sens, la communication avec de tout jeunes enfants, qui sont face à ce genre de situation n'est pas encore assez poussé ? Je vois un petit garçon de 9 ans, totalement détruit. Avez-vous un conseil ?

Reine Vander Linden : Il y a beaucoup de choses dans ce que vous venez de nous dire.

D'abord vous dites combien ça a été compliqué pour vous d'annoncer ça à vos enfants alors que vous étiez dans le même espoir qu'eux « *Mamy elle va sortir, elle va se réparer, ça va aller* ». Donc l'effet de surprise il n'est pas seulement pour les enfants, il est d'abord pour vous. Et c'est vous qui transmettez l'annonce et la nouvelle. Là je crois que c'est important de repartir de vous et de pouvoir redire à vos enfants « *je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé. Et pour moi c'était tellement compliqué parce que comme pour vous probablement, j'ai espéré. Et comme vous, je me suis dit, allez, on est sorti d'un mauvais pas et mamy va reprendre des forces et ça va aller* ».

Dites-lui, surtout à votre petit bonhomme de 9 ans que ça été un effet de surprise total pour lui. Parce qu'effectivement, ce que je crains dans cette histoire, c'est que l'enfant imagine que vous ayez, vous, ou le service menti. Alors, le service de soins palliatifs n'a pas de boule de cristal et c'est vrai qu'il y a parfois des décompensations rapides et tout à fait inattendues. La médecine n'a pas, ne travaille pas avec une boule de cristal. Je crois que c'est vraiment important parce que c'est l'imprévisibilité de la vie, on ne la supporte pas dans une société de maîtrise. Nous sommes aussi dans l'illusion d'une médecine performante qui va aider.

Alors, on est parti sur tous les fantasmes aussi : « *Mais si on nous a dit qu'elle était vivante c'est qu'il y a dû avoir une erreur médicale, c'est qu'on a dû lui faire quelque chose* » et on est parti dans des fantasmes de cet ordre-là. Et probablement, votre petit bonhomme, futé, doit se dire des choses pareilles « *On me cache que…, on a peut-être tué bonne maman, on a peut-être pas fait ce qu'il fallait pour bien la soigner, on lui a donné un mauvais produit* ». Là il faut vraiment débusquer ça. Vous ne pourrez le faire que si pouvez dire votre propre surprise et lui reparler de ça « *Tu sais moi, j'ai toujours pas compris. Et c'est très compliqué parce que je devais vous parler de la mort de bonne maman alors que moi je rêvais encore de pouvoir continuer à vivre avec nous, se réparer, etc…et donc je comprends que toi aussi, tu trouves ça fou, c'est dingue* ». Quand on est dans une histoire comme ça, peut-être qu'on se fait aussi un film. Je disais qu'on a, nous les humains, tendance à faire des suppositions. Et bien souvent les suppositions ne sont pas justes. Simplement on les fait pour donner sens à quelque chose qui n'a pas de sens, qui est incompréhensible. Il faudrait voir si lui a fait des suppositions du style de celles que je viens d'émettre.

Ce serait peut-être bien de s'installer une fois à côté de lui et de dire, parce que vous le dites aux autres « *chacun a le droit d'aller à son rythme et de vivre son deuil comme il doit advenir* ». Mais c'est peut-être important de lui dire à lui aussi « *Tu sais, je crois que ça doit être embêtant que tes frères disent c'est comme ça, na-na-na* » et de pouvoir valider le fait qu'il est brutalisé par ces propos. Ce n'est pas le souhait des plus jeunes de le brutaliser mais il peut se vivre comme brutalisé par les propos de ses frères. C'est peut-être important de s'installer une fois avec lui et de dire « *Ecoutes, je voudrais reparler de ça parce que tu sais, je réfléchis souvent à ça et je te trouve triste depuis lors, ce qui est logique. Mais triste d'une façon que je ne comprends pas et je voudrais vraiment que tu ne sois pas, toi, dans quelque chose dont tu ne te remets pas* »

Ça peut aller très loin : ça lui pèse dans son sommeil, dans son quotidien, dans ses activités et dans sa relation avec moi. Il a l'impression d'être à part de nous. Il a l'impression qu'il n'a pas de réponse à ses questions. Je ne pouvais pas l'emmener aux soins palliatifs et leur demander de lui expliquer.

Il peut peut-être aussi éprouver de la honte : les autres se débrouillent, et ça va, on revit, et lui n'y parvient pas. Et ça peut être possible qu'il éprouve de la honte en se disant « *Mais moi je ne suis pas assez fort, je ne suis pas quelqu'un qui a de la volonté* ». C'est peut-être aussi quelque chose à débusquer.

Enfin, il me semble qu'il y a quelque chose de vraiment important c'est que je crois, vous disiez « *Est-ce qu'on a assez d'attention aujourd'hui sur la communication avec des jeunes enfants sur la thématique de la mort* ». On n'est pas très loin, je l'admets. Sachez que sur la question de la douleur, on a soigné des bébés sans anesthésiants, en arrachant des sparadraps, en ne veillant pas à leur douleur avec des soignants qui se persuadaient que l'enfant avait un système neuro-immature qui faisait qu'ils n'avaient pas mal. Et il a fallu des années pour sortir de là. Il y a des gens qui ont eu des combats vraiment importants pour dire « *mais non, le petit, il sent depuis le début* ». Je crois que la douleur psychique est encore plus mystérieuse parce qu'elle est encore moins calculable que la douleur physique. Maintenant on a des scores et des échelles de douleur qui ont été mises sur pieds et nous permet de dire, même pour un bébé en néonatologie, à quel point il peut souffrir, éprouver, etc. La douleur psychique elle est encore plus impalpable et donc de fait, je crois qu'il y a vraiment là, du travail à faire. Il y a à continuer à parler de ça.

Et j'ai envie de vous inviter peut-être à reprendre un petit contact avec l'équipe de soins palliatifs. Par exemple en écrivant une lettre et en expliquant ce qu'il s'est passé, pas pour les accuser (parce que cette pauvre infirmière ou pauvre médecin qui a donné l'information devait être très mal elle-même) mais plutôt pour dire « *On a besoin d'une parole vrai, si vous êtes, vous dans la détresse parce que vous avez l'impression de nous avoir mené un petit peu dans des plus et moins, comme ça, sans transitions, ce n'est pas grave. Mais ce qui nous aurait aidé, c'est que vous puissiez garder le contact avec nous et que nous ne soyons pas seul* ». Je pense que des messages pareils, c'est ce qui va faire avancer la réflexion dans les équipes.

Bonsoir. En fait moi ici, je traverse une période de deuil. J'ai deux petits enfants de 2 et 4 ans et mon papa est très gravement malade. Je me demandais s'il faut leur annoncer que la mort va arriver dans très peu de temps car il est déjà en soins palliatifs. Il est encore à la maison, donc, quand ils viennent le voir, ben voilà, il est chez lui, tout va bien, il se lève, il vient encore manger à table avec nous et tout ça. Eux, ils ne se rendent pas compte, ils savent qu'il est malade. Nous on sent arriver une fin, mais à 2 et 4 ans, est-ce qu'il faut leur expliquer, leur annoncer pour que eux se fasse à l'idée, pour qu'ils passent des moments plus privilégiés avec mon papa ? En même temps mon papa a du mal à se faire à l'idée de sa propre mort, ça peut susciter des questions qui peuvent le bouleverser aussi. Je ne sais pas comment me situer.

Reine Vander Linden : Je crois qu'il y a une chose qui peut être vraiment précieuse, c'est de partir de vous. On ne sait pas effectivement quand ils vont mourir. Si, chez des enfants de cet âge-là qui sont dans le concret, on leur dit « *bon-papa va bientôt mourir* », ils vont dire « *c'est quand qu'il va mourir ?* ». C'est un peu compliqué ces choses-là, parce qu'on ne saura pas leur répondre.

Par contre, ce que vous pouvez faire, c'est partir de ce que vous sentez vous. Leur dire « *Vous voyez bien, pour le moment je suis très triste et j'ai très peur parce que la santé de mon papa, elle est très fragile pour le moment. Il perd ses forces* ». Ça vous pouvez dire, c'est du réel, vos enfants le voient et c'est une façon de les préparer petit à petit au départ de votre papa. Mais c'est aussi une façon de ne pas escamoter ce que vous vivez et ce qu'eux ressentent de ce que vous vivez. Parce qu'à 4 et 2 ans, ils sont toutes antennes dehors à dire « *mais ma maman ou est-ce qu'elle en est ? elle a l'air triste, elle ne répond plus de la même façon qu'avant. Avant c'était au quart de tour quand on lui demandait quelque chose, maintenant, elle a ses pensées qui flottent un peu* » Ils ne le disent pas comme je le dis mais ils le sentent comme ça. Donc partez de vous, exprimez ce que vous vivez. Ça c'est peut-être la façon la plus juste de les préparer à ce qui va advenir.

Merci à tous